

ANTIRESSE

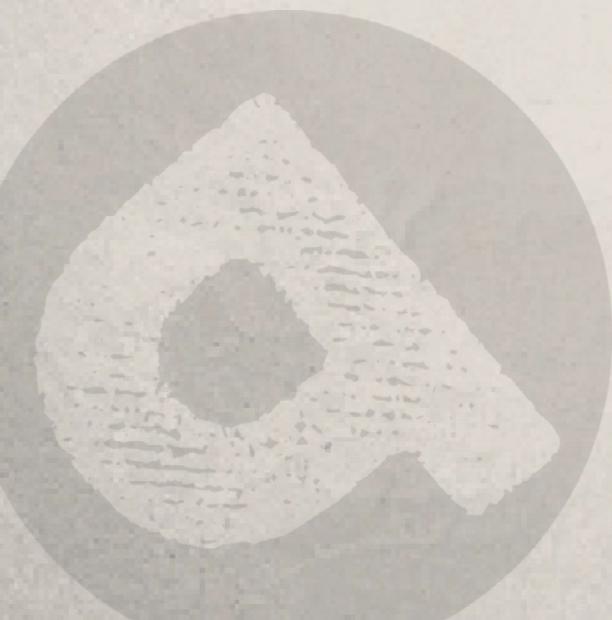
Observe • Analyse • Intervient

Vivre sans rien

Citadelles intérieures

**Confession
d'un non-fumeur enragé**

Cuculture



N° 365 | 27.11.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Vivre sans rien

VOUS NE SEREZ PAS LES SEULS À «VIVRE SANS RIEN» ET À ÊTRE HEUREUX (OU PAS). LES SATRAPES ET LES VIZIRS DE LA NOUVELLE NORMALITÉ VOUS MONTRENT DÉJÀ L'EXEMPLE D'UN DÉPOUILLEMENT COMPLET. MAIS PEUT-ÊTRE NE L'AVEZ-VOUS PAS REMARQUÉ?

PRÉAMBULE: L'AVANTAGE MÉCONNU DES CONFÉRENCES BALNÉAIRES

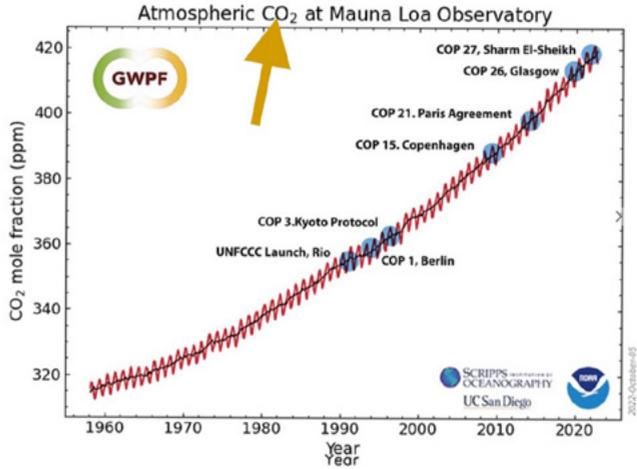
Les maîtres du monde aiment se donner rendez-vous dans les lieux paradisiaques. Autrefois, ils faisaient plutôt dans la discrétion. Désormais, c'est public, officiel et financé par vos impôts. Ainsi la COP27, qui était, rappelons-le, la

vingt-septième édition du rendez-vous annuel des écologirls(1) globales autorisées à solutionner le réchauffement climatique. On peut observer que la montée du taux de CO₂ mesuré dans l'atmosphère n'a subi aucune inflexion depuis la COP1 de Berlin (1995) ou la COP3 de 1997, celle du fameux Protocole

de Kyoto, bien au contraire. Les flottes d'avions privés mis en l'air pour de tels rassemblements en sont peut-être l'une des causes, certes très mineure, mais tout de même: entre 118 et 400 paires de réacteurs, selon les estimations, pour Glasgow en 2021, 400 encore pour

Charm El-Cheikh ce mois de novembre — sans compter bien entendu la piétaille auxiliaire déversée par avions de ligne. On observe au moins une certaine stabilisation, mais il faut se dire aussi que le cercle des milieux autorisés n'est par définition pas extensible à l'infini. Et comme pour les éditions précédentes, la presse a dûment dénoncé l'«hypocrisie» de ces ballets en calculant au gramme près l'impact de leurs traînées gazeuses sur notre pauvre atmosphère. Cela n'a évidemment rien changé et les lamentos — rien ne bouge sauf les jets privés, etc. — sont sans doute déjà écrits pour la COP28 à Dubaï.

Tiens, Dubaï... Qu'est-ce qui relie Dubaï à Charm El-Cheikh, hormis 2500 km de sable et un filet de mer Rouge? Leur statut d'oasis climatisées arrachées au désert à grand renfort de haute technologie tournant 24 heures sur 24 et 365 jours



par an: vous coupez l'électricité (et donc la pollution) et ces lieux n'existent plus! Certains argueront qu'il est moins coûteux en novembre de climatiser le désert que de chauffer l'Écosse, mais le symbole est quand même assez choquant, aux yeux du grand public. À moins que ce soit, peut-être, le but recherché: choquer le manant? Le persuader qu'il ne comprend rien à rien et que la vie dans des bulles d'air conditionné — de préférence propulsées par des panneaux photovoltaïques — est l'avenir inévitable et radieux de l'humanité, ou de ce qu'il en restera?

Quoi qu'il en soit, Charm El-Sheikh a encore un avantage capital sur Glasgow, Copenhague ou Berlin: on peut y tomber la veste. Tout comme Bali, où s'est réuni le gratin du G20, cette institution lancée en 1999 dans le seul but de sauver l'économie globale de l'effondrement qui lui pendait au nez. La plus célèbre destination balnéaire ne paraît pas à

première vue le lieu idéal pour servir de QG à un programme aussi chargé, stratégique et laborieux. Détrompez-vous! On y a vu toute l'élite des chef.fe.s d'États et de gouvernements troquer le trois-pièces strict et le tailleur uni contre la décontraction des imprimés batik, plus chatoyants les uns que les autres. L'apparition du professeur Schwab en chemise balinaise rouge brique impeccable, sans plis ni poches, flanqué de sa radieuse *young leader* Jacinda Ardern en soie verte, fut particulièrement remarquée. Il y avait une telle ambiance «festival de Cannes» qu'on ne s'est même pas demandé à quel titre le patron d'un forum privé, sans le moindre mandat démocratique, s'affichait en première ligne des responsables gouvernementaux. La touffeur tropicale autorise toutes les licences.

QUAND L'IMAGE REMPLACE LE VOTE

Or c'est précisément en examinant ces photos de vacances que j'ai remarqué un détail vestimentaire intéressant. Ces gens sont de plus en plus dévêtus et de plus en plus démunis. Démunis au sens figuré bien entendu. Ils sont ordinairement habillés comme des animateurs de télé-réalité, avec des costumes collés au corps qui semblent avoir rétréci au lavage. En France, c'est la petite poire Hollande qui, dans mon souvenir, a étreint cette mode si peu adaptée à sa silhouette: veston étriqué fermant à la pointe d'un unique bouton, revers inexistant, cravate-bandelette, falzar s'arrê-

tant à la cheville. Mais ce n'était qu'une mauvaise copie. L'original est comme toujours en Amérique. Le danseur-hypnotiseur Barack Obama a instauré la loi du costard serré dès son arrivée en 2008. Il pouvait se le permettre avec sa taille de mannequin. C'était même un atout majeur de son arsenal. Obama était le premier président américain sorti d'un chapeau (si l'on excepte son prédécesseur George W. Bush, retardé mental et pur produit du népotisme institutionnalisé, posté à la Maison-Blanche comme un bouffon sur le trône pendant que le roi — papa, en l'occurrence — boucle quelques affaires sérieuses avec ses amis au cou de taureau). Barack n'avait pas à se construire un *électorat*, mais une *image*, et cela a réussi au-delà de toute espérance avec sa décontraction très étudiée. L'année même de son investiture, Goldman Sachs prenait la décision historique de rendre la cravate optionnelle dans ses bureaux.

Or Hollande est à Obama ce que Johnny est à Elvis. À la différence de son maître ès élégances, Hollande était un politicard de la vieille école, comme son corps flasque l'indiquait. Il n'avait ni le temps ni la nécessité de passer deux heures au fitness chaque jour. En revanche, il était un «éléphant» d'un parti réel, historique, au sein duquel il avait construit sa carrière. Sa carapace de routard politique, il se l'était forgée au travers de milliers d'heures de réunion dans des salles étouffantes, à endurer sans broncher des diarrhées

verbales déversées par des militants bornés et vindicatifs avant de s'enfiler des choucroutes de minuit arrosées de bière avec des comités sans nombre. Hollande devait encore soigner sa «base électorale» davantage que sa «présence médiatique», et c'est peut-être parce qu'il a cru devoir inverser les priorités en cours de route qu'il a expédié le Parti socialiste français dans les oubliettes de l'histoire. Le code vestimentaire qu'il avait adopté pour se mettre «dans le coup» jurait trop avec sa biographie pour être crédible. En revanche, il allait comme un gant à son successeur Macron®, pur article de showbiz qui n'avait pas passé une heure de sa vie dans l'arène démocratique.

VOYAGER LÉGER

L'investiture calamiteuse du 15 mai 2012 restera l'emblème de cette présidence incongrue. Toute la France aura vu le président Hollande, nu-tête et sans pardessus, se faire placidement doucher sous des rideaux de pluie. Son mentor Mitterrand ne se serait jamais mis

dans une posture aussi pitoyable: il se serait muni d'un chapeau et d'un imperméable. Mais Hollande, ou sa styliste, avait décidé — à cause d'on ne sait quel effet de «naturel» surcomposé — que ces accessoires étaient *has-been*. L'époque était en train de basculer, et le pauvre dodu était ce président oubliable et oublié qui aura passé son quinquennat assis entre deux chaises à se chercher une contenance.

Il y a de fait une subtile, mais profonde rupture entre l'époque Mitterrand-Kohl-Chirac et celle qui commence avec Sarkozy. Elle correspond au passage entre la démocratie incarnée, si déglinguée qu'elle fût, et la post-démocratie médiatique. Les apparatchiks d'avant l'an 2000 ont toujours une serviette de notaire à la main, ou au moins le maroquin ministériel sous le coude. Preuve qu'ils étudient leurs dossiers. Qu'ils travaillent, nuit et jour, autant et plus que vous et moi. Ils ont souvent les poches déformées par les carnets, les portefeuilles ou les pipes, parfois même le stylo à la poche-poitrine



et la cravate de travers. Les valises sous les yeux attestent les heures de veilles et de pourparlers. Sitôt qu'ils sortent du bureau, ils enfilent leur pardessus. Signe qu'ils s'exposent aux éléments, ne serait-ce que pour traverser la cour d'honneur jusqu'à la CX noire.

Tout ce folklore est en voie d'extinction. Les tenants du pouvoir sont désormais lisses comme des présentateurs de télévision et soignés comme des acteurs. Les serviettes ont pour ainsi dire disparu et les pardessus se cachent. Les visages paraissent frais, les corps entretenus. Les yeux cernés ne sont plus un signe rassurant, mais une tare. La coupe des vestons est si cintrée qu'on ne peut rien fourrer dans les poches: un portefeuille ferait tout de suite la bosse. Ils n'ont rien sur eux, rien à la main, sinon l'inévitable smartphone. C'est d'ailleurs moins un outil de travail qu'un accessoire prescrit par les communicants. Il leur donne une contenance en leur occupant les mains, comme jadis les cigarettes et les briquets. Ces apparatchiks du troisième millénaire sortent d'un monde parfait et s'apprêtent à y retourner. C'est un monde auquel vous n'aurez jamais accès, un monde climatisé où il ne pleut ni ne vente et où l'on ne fait rien de ses mains. Le travail est laissé à d'obscurs subalternes. Les patrons, eux, peuvent arborer sans complexe la chemise balinaise.

En les voyant descendre si légers de leurs avions, je pense toujours à la série *Narcos*. Il y a la généra-

tion héroïque, celle des bâtisseurs d'empires qui sentent la sueur et la poudre, tel Pablo Escobar, qui roule en jeep et qui se charge personnellement de liquider les traîtres. À leur suite arrive (dans *Narcos Mexico*), la génération sophistiquée qui ne se salit plus les mains. Qui gère, qui délègue, qui *manage* et qui planifie. Le boss Felix Gallardo et les *gentlemen* du cartel de Cali descendent du LearJet en bras de chemise, les mains vides. Ils n'ont pas besoin de passeports ni d'argent, encore moins de cartes de visite. Pour les papiers, les bagages et bien entendu la sécurité, des porte-flingues veillent, hors du champ de la caméra. D'ailleurs le motif du déplacement est le plus souvent très sommaire: conclure un pacte en regardant leur partenaire — et rival éventuel — les yeux dans les yeux en lui serrant la poigne, car rien ne sera signé. Ou renifler la peur et la dissimulation derrière les bonnes excuses d'un sous-traitant. Leurs affaires, si vastes qu'elles soient, sont fondamentalement simples. C'est oui ou c'est non. *Plata o plomo*: l'argent ou le plomb? Le pilote n'a même pas besoin d'éteindre les réacteurs: on repart dans l'heure. C'est un tout autre monde que le circuit des *Young leaders* — et des gens autrement plus sérieux —, mais les similitudes extérieures donnent à réfléchir.

UN DICTATEUR DÉSARGENTÉ

Ces considérations vestimentaires vous paraissent frivoles? Méditez alors cette anecdote remontant à la

Yougoslavie du maréchal Tito. Lors d'une réception, on avait présenté au dictateur communiste un dessinateur et caricaturiste de grand talent. Du haut des sommets olympiens où l'avait hissé le culte de sa personnalité, le potentat avait miséricordieusement demandé à l'artiste s'il avait besoin de quelque chose. À cet instant, le griffonneur aurait pu — et dû, pour être respectueux — demander au moins une chaire à l'Académie des Beaux-Arts. Au lieu de cela, il a demandé l'impossible:

«Vous n'auriez pas quelques pièces pour le bus?»

Interloqué, le Maréchal a bredouillé: «Si ce n'est que ça...», puis il s'est mis à tâter les poches de son uniforme bleu ciel ou blanc crème de style Goehring revisité par Mel Brooks. L'homme le plus puissant du pays n'avait évidemment jamais d'argent sur lui! «Bon sang, comment est-ce possible?» grognait-il, furieux, en se retournant vers sa suite. Blêmes, les ministres et les secrétaires d'État se mirent à fouiller leurs crapauds avec des doigts tremblants pour donner un peu de monnaie à leur dieu vivant.

Pourquoi ce vent de fureur et de panique? Parce que, par sa simple demande, l'artiste avait dissipé le mensonge de la *république socialiste et populaire* dirigée par Tito. Le «plus grand fils de nos peuples» (ainsi que le dictateur était surnommé) vivait dans un monde à part. Inutile de lui demander le prix de la miche de pain...(2)

À leur plus modeste échelle, la

plupart des satrapes de l'Occident moderne affichent le même éloignement d'avec les sociétés qu'ils sont censés diriger *démocratiquement*. Eux non plus, probablement, n'ont pas d'argent sur eux. Ils n'ont d'autre souci en tête que la *représentation*. Les dossiers ennuyeux, les passeports éventuels, les chapeaux et les parapluies sont l'affaire du personnel hors cadre. Emmanuel Macron® est le prototype de cette nouvelle classe, non seulement détachée, mais encore exhibitionniste et arrogante. Et totalement indifférente au sort et aux conditions de vie de leurs sujets que Hollande, déjà, appelait les *sans-dents*. On se souvient comment Macron® avait prétendu vous trouver du boulot en «traversant la rue». Comment il a «dialogué» avec les gilets jaunes. Et l'on ne peut qu'être fasciné par l'indifférence avec laquelle il sacrifie aujourd'hui — comme la plupart de ses collègues de l'UE — la sécurité, le niveau de vie, le confort et l'avenir de ses administrés au trou noir de la guerre ukrainienne. De toute évidence, l'intérêt de ceux qui l'ont élu est le cadet de ses soucis.

LA CASTE DES VRAIS INTOUCHABLES

Pour élargir la perspective et ne pas en rester à ce cas visiblement pathologique, il n'est qu'à se rappeler comment l'ensemble des *Young leaders* — de Trudeau à Jacinda Ardern en Nouvelle-Zélande — ont géré la pandémie du Covid. L'incompétence, l'autoritarisme, les conflits d'intérêts massifs et l'absence totale

d'empathie sont les dénominateurs communs de leurs politiques. La plupart paraissent étrangers à leur tâche et à leur mission, parfaitement ignares aussi bien des rouages du gouvernement que de l'enjeu des dossiers traités. Lorsqu'ils s'attaquent aux problèmes concrets de la société, on a l'impression qu'ils tripotent des mécanismes d'horloge avec des gants de chantier. Macron déléguant la gestion de la France à McKinsey; Berset se cachant derrière une «Task Force» constamment inepte dans ses pronostics; Trudeau, décomposé de peur, abandonnant son poste et se vengeant des manifestants en gelant leurs comptes en banque; la Finnoise Sanna Marin s'effondrant publiquement en pleurs non à cause de l'incertitude historique où elle a précipité son pays, mais à cause de son droit à «s'amuser comme tout le monde»; la ministre allemande des AE Annalena Baerbock crevant le plafond de l'incompétence avec ses déclarations inconsidérées et son indifférence proclamée à l'opinion des électeurs — et je passe sur l'idiotie suicidaire des responsables baltes dans la crise actuelle: il n'y a pas d'intérêt supérieur de l'État pour ces gens, pas de Constitution, pas même de droits humains. La seule chose qui existe à leurs yeux est la pièce qu'ils jouent ou qu'on leur fait jouer et le souci d'y paraître sous leur meilleur profil.

\$\$\$](<https://antipresse.net/capto/AP365bt2-ftp.jpg>)

C'est ainsi qu'on en est arrivé à cet incident impensable au G20

— évoqué cette semaine par Éric Werner — où le Premier ministre canadien s'est fait sermonner par le président chinois comme un lycéen pris en faute pour avoir divulgué le contenu de leurs entretiens confidentiels. Cet adolescent attardé, amateur de déguisements et de fêtes et néanmoins issu du sérail de la politique de métier, ignore les bases de la diplomatie — et même de la politesse, pour tout dire. La grimace «citron vert» du Chinois à la fin de l'entretien disait tout: «À quoi avons-nous affaire?»

Oui, à quoi avons-nous affaire? À rien. Ces apparatchiks, en fin de compte, *vivent sans rien*. Ce sont des intouchables à la fois au sens premier et au sens hindou, à la fois au-dessus du lot et dans les bas-fonds dont les passants se détournent. Ils sont démunis de tout, à commencer par la substance intellectuelle et humaine. Ils vont partout les mains vides et la cervelle tout aussi légère. Leur autorité, ou ce qui en tient lieu, ne subsiste qu'à raison d'une propagande médiatique constante tenant du matraquage(3). Hors de la bulle de leur communication, ces pauvres d'esprit se trouvent parfaitement désarçonnés devant les enjeux de la vie réelle. Ils sont émotifs, susceptibles, mal assurés, ne savent pas répondre au débotté dans les conférences de presse, ils ont partout besoin de scripts, d'aide-mémoire et d'un filtrage sévère des intervenants et de leurs questions. La censure leur est pour ainsi dire consubstantielle.



- **Notule.** Il y a un an exactement, *The Atlantic* publiait une couverture rouge sang avec les silhouettes ténébreuses de Maduro, Loukachenko, Poutine, Xi et Erdogan et la légende: «Comment une ligue d'autocrates a déjoué l'Occident». On observera que lesdits «autocrates» ont effectivement des points communs qui détonnent fortement par rapport à nos «démocrates»: ils ont des taux d'approbation domestique spectaculairement plus élevés que n'importe quel leader occidental, connaissent parfaitement leurs dossiers, assument leurs décisions et portent des costumes à la bonne taille. On notera aussi que l'auteur de ce dossier choc n'était autre que Anne Applebaum, la néocon enragée et épouse de l'ex-ministre polonais Radek Sikorski qui s'est récemment illustré en remerciant publiquement les Yankees d'avoir fait sauter les gazoducs Nord Stream — avant de retirer dare-dare son tweet idiot. Des leaders politiques comme celui qu'Anne a sous la main, évidemment, ne sont pas très difficiles à «outsmarter», que ce soit par les autocrates turcs ou par les poissonniers sénégalais.
- Le corollaire de leur profonde

pauvreté, on le voit au jour le jour, est leur totale absence de recul sur soi et leur incapacité à admettre leurs erreurs. En d'autres termes, ces petits marquis des royaumes agonisants ne s'arrêteront pas avant d'avoir plongé leurs pays dans le chaos. Ils ne sont que les figurants grotesques et remplaçables d'un spectacle écrit non pour mieux ordonner le monde, mais au contraire afin que rien ne change et que leurs maîtres réels puissent continuer d'accaparer le pouvoir et les richesses tout en vous jetant littéralement le script à la face. Comme à Bali et à Charm El-Cheikh.

POST SCRIPTUM

Il ne s'agit pas ici, hélas, de cas isolés, mais d'un syndrome de génération, et cela se passe aussi près de chez vous. Ainsi, le ministre de la culture du canton du Valais, jeune, socialiste et aussi «branché» qu'un central téléphonique, a trouvé un moyen remarquablement stupide de gâcher un million de francs en fâchant tout le monde et pour un résultat «culturel» proche de zéro. On en a un bel aperçu dans cette lettre de Vincent Baud. C'est aussi le sujet de la tribune d'Oskar Freysinger dans ce même numéro de l'Antipresse. La couleur est locale, mais l'anecdote est de portée universelle.

- Sur la fonction ornementale

des dirigeants ouest européens, lire également: «L'hypothèse Polanski (I)», AP346 | 17/07/2022 et «L'hypothèse Polanski (II)», AP347 | 24/07/2022.

- Sur la mise en scène globale de la société post-démocratique — l'hypernormalisation —, lire aussi: «Pourquoi il ne se passe rien (1/2)», AP101 | 05/11/2017 et «Pourquoi il ne se passe rien (2/2)», AP102 | 12/11/2017.

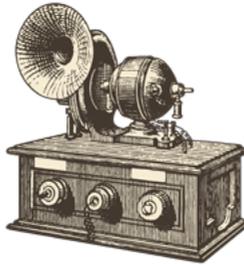
NOTES

1. Hommage aux *Call Girls*, le prophétique & opportun roman d'Arthur Koestler consacré à l'escadrille des sommités académiques *on-demand* errant de col-

loque en symposium pour le salut de l'humanité & pour le plus grand profit des compagnies aériennes.

2. Anecdote rapportée par Momo Kapor dans *Le Tapis vert du Monténégro*, éd. L'Âge d'Homme (1994).

3. J'ai déjà relevé combien j'avais été sidéré par le portrait de Macron® en petit génie que vendaient quasi unanimement les médias français à la veille de son élection. Pour quiconque était doué d'un peu de jugeote et de sens de l'observation, le personnage irradiait la bêtise et la malice, deux tares qui ne s'excluent pas, comme on le sait chez ceux d'en bas. J'en ai rendu compte en deux articles, «Le Macronomicron» (AP150) et «Le Nécronomicron» (AP322).



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 365 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?



ENFUMAGES par Eric Werner

La citadelle intérieure

R IEN N'ÉCHAPPE À L'EFFONDREMENT GÉNÉRAL, SAUF L'EFFONDREMENT LUI-MÊME, ET LE COURS DE L'HISTOIRE, COMME L'ANNONÇAIT RENÉ GIRARD, ÉCHAPPE À LA RAISON. FACE À CE CATACLYSME, DE QUELS REFUGES DISPOSONS-NOUS? LA QUESTION N'EST PAS NOUVELLE, MAIS NOS CAPACITÉS À Y RÉPONDRE SONT-ELLES ENCORE À LA HAUTEUR?

Quelqu'un m'écrit: «La vieille Europe, héritière d'Athènes et de Rome, disparaît sous nos yeux, dans la honte et le ridicule; nous sommes devenus la risée de la planète». Il fait allusion à l'incident qui a opposé récemment le président chinois Xi Jinping au Premier ministre canadien Trudeau lors d'une conférence au sommet en Asie. Xi lui a en effet reproché de trahir la confiance de ses interlocuteurs en étalant sur la place publique des conversations censées rester confidentielles. Ce sont des

choses qui ne se font pas. Trudeau est ce même personnage qui, il y a quelques mois, avait mis fin à une grève de camionneurs dans son pays en bloquant leurs comptes bancaires. Voilà les gens qui aujourd'hui nous font la morale, droits de l'homme et compagnie. On est bien content que le président Xi lui ait un peu tiré les oreilles. Trudeau aurait mérité en fait une bonne paire de claques.

En attendant, effectivement, la vieille Europe (et son extension nord-américaine) disparaît dans

la honte et le ridicule. Il y a le petit Trudeau, mais aussi tous les autres. Car Trudeau n'est bien sûr pas le seul de son espèce. De petits Trudeau comme lui, on en ramasse à la pelle dans un peu tous les pays: en Suisse, en France, en Allemagne, etc. Voyez Macron. Lui aussi s'est cru malin en violant la confidentialité de ses conversations en vidéoconférence avec Poutine. Résultat, quand Macron appelle maintenant Poutine au téléphone, le téléphone sonne occupé. Rappelez plus tard. Non seulement ces gens ont de mauvaises manières, mais ils accumulent les maladroites. Tout ce qu'ils font se retourne contre eux. C'est la politique de Gribouille. Étonnons-nous ensuite si l'Europe est aujourd'hui au bord de la banqueroute.

LA CASE DÉPART... ET EN DEÇÀ

Après avoir dit: «Nous sommes devenus la risée de la planète», mon correspondant continue: «Il nous reste la Sainte liturgie». Il répond ici à une question qu'il ne formule pas directement, mais qui est sous-entendue. Cette question est la suivante: à quoi encore se raccrocher, quand tout autour de nous s'effondre? Et quand je dis tout, c'est tout: c'est vraiment tout qui s'effondre. Athènes et Rome bien

sûr, mais pas seulement Athènes et Rome. La démocratie aussi. L'État de droit. Bien d'autres choses encore. On parle de régression. En un sens, oui, on régresse. On retourne à la case départ. Du passé faisons table rase. Sauf qu'en même temps, chacun le sent bien, on bascule dans autre chose. Ce n'est pas un simple retour à la case départ. Si c'était ça, on dirait: bon, tout s'effondre, mais quand même pas tout complètement, car, justement, on retourne à la case départ. Elle au moins subsiste, elle est toujours là, la case départ. Alors que là, non: il n'y a même plus de case départ. Promenez-vous un peu sur l'internet. Ou, tout simplement, regardez les gens dans la rue.

Bref, c'est sans précédent. Les gens lisent de moins en moins, dit-on. Mais il faut aussi voir par quoi les livres ont été remplacés. C'est surtout ça, le problème. J'en reviens donc à ma question. À quoi encore se raccrocher quand tout s'effondre? À quoi encore se raccrocher, si on ne peut plus se raccrocher à rien? À quoi encore *faire confiance*?

À la Sainte liturgie, répond mon correspondant. Encore faut-il croire à la Sainte liturgie, ce qui n'est pas forcément le cas de tout le monde. Les stoïciens parlaient quant à eux de la citadelle intérieure. On se retire

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://via.le.site/ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

en soi-même, dans sa citadelle intérieure, et on laisse passer l'orage. Encore faut-il qu'elle existe, la citadelle intérieure. Ce n'est pas toujours évident et ce n'est pas toujours le cas. La citadelle intérieure est quelque chose qui se construit. Mais elle ne se construit pas à la dernière minute. C'est une œuvre de longue haleine, souvent même l'œuvre d'une vie. De plus, on se heurte ici à une difficulté. Comme l'a bien montré Ernst Jünger dans son *Traité du rebelle*, la citadelle intérieure ne se construit pas à partir de rien. Elle se construit à partir d'un certain nombre de lectures, des livres que l'on lit, si possible pas n'importe lesquels. On retrouve ici la lecture et l'écriture. Il faut avoir appris à lire et à écrire. Ce qui justement fait problème aujourd'hui. En sorte que très peu de gens, à notre époque, se sont construits une citadelle intérieure. Ils existent, mais c'est le petit nombre.

Si l'on traduit ce qui précède en langage psychanalytique, on dira que l'espace psychique que se sont construits les gens n'est pas suffisant pour résister à l'effondrement général. Lui-même, le plus souvent, cet espace, est emporté dans la tourmente. En sorte que l'effondrement n'est pas seulement externe, mais interne. Littéralement il nous *traverse*. Beaucoup de gens aujourd'hui ont le sentiment, non seulement de voir le monde autour d'eux s'effondrer, mais leur propre *psychè* également. C'est *en eux* aussi que tout s'effondre. Dès lors, c'est la panique. Jamais, on le sait, les

listes d'attente dans les cabinets de psychologues ou de psychiatres n'ont été aussi longues. C'est normal. C'est une conséquence de l'état de choses actuel, état de choses dont les dirigeants actuels portent la responsabilité (eux et ceux qui les soutiennent: entre 60 et 70 % de la population quand même). Ce sont eux qui ont détruit l'école, intentionnellement aussi créé des appels d'air en matière d'immigration, poussé à la guerre avec la Russie, etc. Tout cela est de leur fait, et l'on pourrait un jour leur demander des comptes. Qu'est-ce qu'on attend, d'ailleurs?

SE METTRE EN ÉTAT

Le petit nombre existe. Il y a des gens qui non seulement se sont construits un espace psychique suffisant, mais ont appris à l'utiliser. Cela ne leur pose aucun problème. Leur moi intérieur est assez fort pour se confronter à l'effondrement général. Ils s'y confrontent donc, et en plus s'y confrontent avec profit. Ils y gagnent en force intérieure. Mais c'est le petit nombre. Et le grand nombre? Certains, effectivement, vont voir des psys, cela leur remonte le moral. D'autres adhèrent à la *Cancel culture*, au Wokisme, au néoféminisme, etc. Faute d'être assez forts pour se confronter à l'effondrement général, ils cherchent à se fondre en lui. C'est aussi une solution. Rien n'échappe à l'effondrement général, sauf l'effondrement lui-même. Et donc ils s'y raccrochent. Cela relève de la fuite en avant. On a connu ça dans les années 30 du siècle dernier.

Encore une fois, ce qui se passe aujourd'hui est sans précédent. Je viens d'évoquer le *Traité du rebelle* de Jünger. On y lit que «toutes les institutions (sont devenues) équivoques, voire suspectes» (chapitre 30). C'est cela même, l'effondrement. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, l'humanité a toujours cru aux institutions. Les institutions rendent service. Elles encadrent la violence, lui fixent un cadre qu'il ne lui est pas permis de franchir (le monopole de la violence physique légitime). Il est donc bon qu'on y croie. Les institutions ne vont pas sans les mythes dont elles s'enveloppent. Il faut ici relire René Girard. Les mythes ne nous disent pas la vérité. Mais ils nous protègent de l'effondrement. Sauf, justement, comme le relève aussi René Girard, que les mythes peinent aujourd'hui à se maintenir. Ils résistent mal à la démystification. Et donc, effectivement, les institutions deviennent suspectes. Vous fieriez-vous par exemple à la justice? Aux églises? À la Banque centrale européenne?

«Yahvé est désormais hors du temple», écrit René Girard. Et encore: «L'histoire s'accélère de façon irrésistible. Il faut accepter l'idée que son

cours va de plus en plus échapper à la raison»(1).

Mais en tant qu'individu, il reste toujours possible de se créer une citadelle intérieure. On s'affranchit ainsi des institutions. On n'a plus besoin d'y croire. Qu'elles soient ou non suspectes n'est plus en soi un problème. Et donc l'effondrement lui-même n'en est plus un. Vous le maintenez à distance. Certains diront que ce n'est pas suffisant. Il faudrait s'engager davantage. Entrer en résistance, par exemple. Autrement vous vous rendez responsable de ce qui se passe. Mais à chaque jour suffit sa peine. On ne peut pas non plus être rendu responsable de tout. Tout le monde est bien sûr un peu responsable, mais il y a le plus et le moins. Chacun voit bien aujourd'hui qui est responsable de quoi. Il faut commencer par le commencement. Je ne peux rien faire pour les autres si je ne me mets pas au préalable *en état* de le faire. On est d'abord responsable de soi.

- Illustration: «L'étoile du matin» par Nicolas Roerich (1932).

NOTE

1. René Girard, *Achever... Clausewitz*, Carnets Nord, 2007.



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Confession d'un non-fumeur enragé

OUTRE UN NOM DE FAMILLE ASSEZ LOURD À PORTER, J'AI UNE MANIE EN COMMUN AVEC LOUIS XIV, LE CHANCELIER HITLER ET L'AYATOLLAH KHOMEINY: JE NE SUPPORTE PAS LE TABAC.

Cela a longtemps été une révolusion totale qui englobait tout l'attirail de la tabagie: allumettes, briquets, cendriers, paquets froissés. L'odeur de tabac froid me fait vomir et une cigarette allumée m'attire autant que le pyréthre attire le moustique. Avant d'étendre ma serviette sur une plage, je veillais jadis à repérer un carré de sable vierge de mégots.

Unique exception, l'initiation au cigare à Cuba en 2019, dont je me suis expliqué dans l'*Antipresse* 212. Entre le cigare et la cigarette, la distance en matière comme en esprit est la même qu'entre un poisson de haute mer et une barre surgelée. Il n'y a pas que l'arôme, il y a surtout l'attitude — maîtrise et sérénité —, que mon initiateur Alejandro a résumée par une formule de génie: qui sait fumer un cigare est un millionnaire *espirituel*. Je m'enrichis donc *espirituellement* trois ou quatre fois par an.

Ce caprice n'enlève rien à la tonalité de fond de ma vie: une existence en quête constante d'air pur. Je ne livre ici ces intimités que pour souligner le rôle de *formation*, positive ou négative, qu'elles peuvent exercer sur une personnalité, à l'égal d'un pied bot, d'une anosmie ou d'une oreille absolue. Pour l'objectivité, je bascule vers mon corps astral et j'observe de biais le garçonnet qui, comme les enfants en ont l'art et le droit, exprime sans ambages ses répulsions. «Je ne t'aime pas, Bertha!» crie-t-il, quand elle essaie de l'embrasser, à cette amie de sa grand-mère qui pourtant l'aime beaucoup, elle, et qui est une bonne personne. Mais qui pue de la bouche et des cheveux. D'où vient-elle, cette phobie? D'une hypersensibilité olfactive, sans doute, qui lui fait maudire tout ce qui de près ou de loin sent le soufre. Mais haïr l'odeur de soufre n'est pas anodin,

n'est-ce pas? L'accident d'une connaissance de ses parents n'y était pas pour peu. L'homme, efflanqué, vérolé et passablement alcoolique, s'était immolé dans son lit en s'endormant avec sa cigarette, comme plus tard le rocker Steve Marriott. Vapeurs d'enfer! conclut le jeune zélateur.

Arrive l'adolescence. Un à un, ses camarades «tombent», en toussant et s'étranglant, mais *torailant* quand même. Ah, les cons! pense le jeune despote. On avait manqué de lui expliquer beaucoup de choses dans sa jeunesse, et notamment le rôle des rites de passage, jamais agréables. Il les a compris tout seul, par la suite, mais trop tard. Il était déjà dans un autre monde. Le flirt était difficile: la plupart des filles attirantes fumaient, les saintes-nitouches ne l'intéressaient pas. Après chaque sortie au café, il lui fallait suspendre tous ses vêtements à la fenêtre et se doucher, n'importe l'heure. Cela restreignait les *opportunités*, comme on dirait aujourd'hui. Leur coutume était absurde, mais l'anomalie, c'était *lui*. Cet isolement, cependant, ouvrait d'autres fenêtres sur le monde.

Il ne savait pas encore mettre un nom sur ces choses, mais il était spectateur externe et conscient d'une expérience de Asch — cendre, en allemand! — à l'échelle, rien que ça!, de l'humanité. La plupart des enfants, il l'avait bien vu, étaient au fond aussi rétifs que lui à ce vice. Mais ils s'y forçaient, par entraînement collectif. Vous verrez votre auriculaire plus long que votre majeur, s'il y a assez d'*influenceurs* pour vous en convaincre. Fumer, c'était le meilleur raccourci vers le statut d'homme. Lui,

en philosophe, croyait qu'être adulte, c'était faire preuve de jugement, de courage et de tempérance. Fastidieuse illusion! Excès de lectures, sans doute. N'empêche: il refusait d'admettre que son petit doigt était plus long: il tendait donc le doigt d'honneur! Il savait, sans hésiter, qu'il avait raison, même seul contre tous. Au nivellement social succédait la dépendance chimique. Des années plus tard, son mentor Dimitri lui raconterait comment lui-même avait écrasé sa dernière clope: après que son propre père, coffré sous Tito, lui eut raconté jusqu'où les bagnards tabagistes pouvaient descendre en échange d'une *taffè*. Esclavage diabolique. Pas un hasard, cette odeur de soufre...

Puis, soudain, le monde a basculé. Partant des pays propres d'Occident, l'humanité a banni la fumée des lieux publics. Le rite obligatoire est devenu poison mortel du jour au lendemain. Le jeune homme a vu d'anciennes cheminées d'usine, peau tannée et dents jaunes, devenir les Miss Ratched du nouveau nid de coucou sanitaire. Le conformisme change de dada, jamais de nature.

Soudain, ses amis fumeurs, qui jusqu'alors l'intoxiquaient sans préavis, se sont mis à se diriger tout seuls vers le balcon comme des chiens battus. Il avait toutes les peines du monde à les convaincre que chez lui ils pouvaient *encore* fumer. Car le poison n'est pas dans les fumées du tabac, mais dans les brumes de l'inconscience.

- Photo d'Alex Demoura sur Pixabay
- **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 199 de la revue *Éléments*.**



PASSAGER CLANDESTIN: Oskar Freysinger

Aide cucul à la culture

MATTHIAS REYNARD, CONSEILLER D'ÉTAT VALAISAN, ESPÉRAIT SE FAIRE UN COUP DE PUB BON MARCHÉ EN EXHIBANT L'ARROSOIR DES SUBVENTIONS CULTURELLES. LE MOINS QU'ON PUISSE DIRE, C'EST QU'IL EN A ÉTÉ POUR SES FRAIS. OU L'ART DE GÂCHER UN MILLION EN FÂCHANT TOUT LE MONDE.

C'est lors d'une conférence de presse organisée à la librairie «La Liseuse» à Sion que le père Noël déguisé en magistrat sortit de sa hotte une idée de cadeau originale: entre le 15 novembre et le 24 décembre, les librairies offriraient à leurs clients un ouvrage d'un auteur valaisan en supplément de leur achat. Pour ne pas faire de jaloux, l'État financerait également — dans le même laps de temps — trois entrées de cinéma gratuites par semaine. Coût total de l'opération: 1 million. Or, la douce brise de reconnaissance espérée se transforma en tempête de critiques.

Le slogan de maître Reynard, «pour tous, sans privilèges», fut méchamment égratigné par le propriétaire de Payot, Pascal Vandenberghe, qui s'insurgea contre le fait d'être exclu de l'action, celle-ci étant réservée aux petites librairies indépendantes ayant leur siège social en Valais. Or, voilà-t'y-pas que les trois librairies ZAP du Haut-Valais, elles, étaient incluses, bien qu'appartenant au groupe Orell-Füssli, qui enregistre un chiffre d'affaires trois fois supérieur à celui de Payot. D'où inégalité de traitement flagrante. Le slogan

de Reynard avait muté en «pour quelques-uns, avec des privilèges».

Le prochain à s'insurger fut le président de la ville de Sierre qui déplora le fait que les habitants de la cité du Soleil étaient eux aussi exclus puisque la seule librairie locale se trouvait être une librairie Payot. Il fut suivi, dans le Bas-Valais, par des représentants de la scène théâtrale qui se plaignirent de la concurrence cinématographique déloyale financée par l'État. Qui donc allait pousser la porte d'un théâtre payant alors que l'État lui permettait de voir les dernières superproductions hollywoodiennes à l'œil ! Patatras! Le coup de pouce se transformait en doigt dans l'œil. L'envolée lyrique en vol plané.

Dire que le gâchis eut été évitable si on avait limité l'action aux librairies ayant conclu une convention collective de travail et dont la vente de livres est l'activité principale, afin de ne pas engraisser les supermarchés écoulant accessoirement quelques livres.

Sur Canal 9, le sieur Dubois, chef du Service de la culture, envisagea très sérieusement d'exclure également les librairies ZAP du Haut-Valais pour corriger l'inégalité de traitement entre elles et les librairies Payot. Ce n'était pas du tout ce que

Vandenberghe exigeait, puisque dans ce cas, le «pour tous, sans privilèges», n'inclurait pas la partie germanophone du canton et la ville de Sierre.

Et que penser du statut d'ouvrages d'origine valaisanne bradés par crainte de ne pouvoir s'en débarrasser autrement? Cela ressemble plus à des soldes qu'à une promotion de la scène littéraire locale.

Pour l'heure, Vandenberghe menace de porter plainte. Dubois, lui, promet de répliquer par un avis juridique bien trop tardif. En attendant que la justice suive son cours, Payot ne fait pas payer à ses clients les œuvres d'auteurs valaisans que ceux-ci souhaitent acquérir. Jusqu'à présent, cela s'est produit une soixantaine de fois. Le ticket de caisse est conservé en vue d'un éventuel remboursement ultérieur par l'État.

Conclusion: au lieu de soutenir efficacement la culture, Reynard a renforcé la concurrence entre les différents acteurs culturels, selon la devise: «Conflit pour tous, sans privilèges». D'où le constat que les campagnes de publicité politiques sont une épée à double tranchant.

Et dire qu'un bon culturel, librement utilisable, aurait probablement bien mieux convenu et n'aurait pas provoqué de remous.

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 20 au 26 novembre 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Paganisme. Mais que devient l'Église catholique allemande? Une sommité théologique, le cardinal Müller, s'en prend bille en tête aux prélatés progressistes et dénonce une organisation qui selon lui n'a plus rien à voir avec le christianisme mais tout à voir avec... hum...

«En Allemagne, cependant, il s'agit de la tentative de prise de possession des institutions catholiques, des taxes ecclésiastiques et du parc immobilier par une organisation qui a abandonné la foi catholique dans ses éléments essentiels et a définitivement quitté le terrain de la révélation. Le credo baptismal a été remplacé par l'idole de l'idéologie païenne LGBT. Au lieu de lever les yeux vers la croix du Christ et de porter le drapeau de la victoire du Christ ressuscité devant l'humanité, les protagonistes du Synode allemand brandissent le drapeau arc-en-ciel, qui représente un rejet public de l'image chrétienne de l'homme. Ils ont remplacé le credo par la confession aux idoles d'une religion néo-païenne. (...)

Comme les "thèmes synodaux" tournent exclusivement et sans cesse autour de la sexualité en tant que source de plaisir égocentrique, on a l'impression que la sexologie a été déclarée science dominante et a donc remplacé la théologie reposant sur la foi révélée. La déclaration théologique de Barmen contre les chrétiens allemands de 1934 devrait être tendue comme un miroir à quiconque veut rester fidèle au Christ: "Nous rejetons la fausse doctrine, comme si l'église pouvait et devait reconnaître comme source de sa proclamation, en dehors et à côté de cette unique Parole de Dieu, d'autres événements et puissances, figures et vérités encore, comme révélation de Dieu. [...] Nous rejetons la fausse doctrine, comme

si l'église était autorisée à abandonner la forme de son message et de son ordre à son bon plaisir ou aux changements des convictions idéologiques et politiques dominantes.»

Il est intéressant de noter que la fameuse déclaration de Barmen était adressée par des protestants fidèles à d'autres protestants allemands qui essayaient d'hybrider leur foi avec le nazisme. Chacun en tirera les conclusions qui s'imposent...

Missiles verbaux. Les médias français ont vraiment pris des risques ces derniers jours. C'est d'abord *Le Point* qui publie une interview avec *Maria Zakharova*, la porte-parole du ministère russe des Affaires étrangères. À voir le contenu, on devine que la promesse de ne rien couper de ses réponses devait faire partie du «deal». Tout est à lire, mais il y a des perles, comme ici:

«*Le Point*: L'Occident mène-t-il, selon vous, une politique anti-russe?

Maria Zakharova: Ce n'est pas une position anti-russe, c'est une position antinationale vis-à-vis de vos propres peuples. Qu'avons-nous à voir là-dedans? Bien sûr, nous aimerions être perçus normalement, objectivement et positivement, mais que peut-on y faire? En premier lieu, c'est vous-même que vous détruisez! Finalement, vous n'avez plus rien, vous ne disposez plus des ressources ni des possibilités que vous offraient les relations avec la Russie, et vous n'avez même plus la paix en Europe. (...)

Le Point: L'Occident ne se serait réveillé qu'à cause du conflit en Ukraine?

Maria Zakharova: Qui s'est réveillé? L'Occident? Il dort d'un sommeil léthargique. Ce sont les États-Unis d'Amérique les plus actifs à ce jeu. L'Union européenne est un peu comme le "Titanic", l'eau rentre par tous les côtés, mais l'orchestre continue à jouer!»

Autre mise au point immanquable, l'entretien en direct avec Piotr Tolstoï sur BFMTV et en français. Sans essayer de se justifier ni de démentir les accusations occidentales, le vice-président Douma attaque bille en tête l'hypocrisie de l'Occident et définit le véritable théâtre des opérations:

«...je souligne que nous sommes avec vous tout au début de ce conflit. C'est pour des années... Dans ce conflit, ce qui importe, c'est l'aide militaire de l'OTAN à l'Ukraine, les données des satellites américains à l'Ukraine, et c'est une aide dont vous allez payer le prix.»

Heureusement que le direct fut programmé à une heure tardive, cette irruption de franchise aurait pu choquer les enfants.

Cinéma Gore. Qui se souvient des prophéties sinistres d'Al Gore sur le délitement général de la planète à l'horizon... eh bien, à l'horizon de maintenant? Si ses visions infernales ne se sont pas vraiment réalisées, le milliardaire ne s'est pas découragé pour autant. Son portrait en «architecte du lobby climatique mondial» par Michel Negynas sur *Contrepoints* est aussi un essai remarquable sur la manipulation psychologique à l'échelle des masses.

«Il ne s'agit pas ici de donner un quelconque avis sur le fond de l'affaire climatique. Ce qu'il faut retenir, c'est comment les outils modernes de la sociologie, de la gestion des organisations et de la communication, bien utilisés, peuvent être incroyablement dangereux pour le libre arbitre des populations. Le ciblage des jeunes, des communautés y compris religieuses, l'utilisation d'autres organisations du même type (les shapers) par un réseau efficace, la normalisation d'éléments de langage commun, l'utilisation de la peur, la caricature de la science, jusqu'où cela peut-il aller? Dans l'histoire de l'humanité, on ne compte plus les périodes o pour sauver les gens d'eux-mêmes, une minorité dite éclairée les plongeant dans le désastre.»

Cité Potemkine. Scènes de liesse dans Kherson reprise par les Ukrainiens. Un citoyen jovial et bonasse, petit drapeau à la main, témoigne face à la caméra de l'AFP, et dans un anglais impeccable, de la joie des locaux après la libération de la ville, c'est-à-dire le retrait des troupes russes. Le seul petit hic, c'est que l'inoffensif quidam au petit drapeau a été identifié comme Evguéni Nikolaevitch Pondine, de Kiev, commandant d'une unité de la Garde nationale ukrainienne — et vraisemblablement dépêché sur place pour «nettoyer» la région des «agents russes» parmi la population. Cette petite mise en scène nous rappelle que Kherson fut fondée jadis par le prince Potemkine, celui-là même en l'honneur duquel on avait construit les villages du même nom...

Faute d'anglais. Le destin de Christopher Exley est emblématique des pires dérives de la «science» soumise à la loi du profit. Sommité mondiale en matière d'aluminium avec plus de 200 articles vérifiés, Exley était consulté et invité partout... jusqu'à ce qu'il eut commencé à mettre en garde contre la toxicité de ce métal, notamment lorsqu'il pénètre dans le cerveau. Sachant que l'aluminium est un substrat essentiel dans nombre de vaccins, comment son université pouvait-elle réagir autrement qu'en lui retirant sa chaire professorale? De manière cocasse, la censure a commencé par un problème... de «correction grammaticale»...

«Alors que le service de presse de l'université de Keele avait initialement publié un communiqué de presse sur l'étude qu'Exley les avait aidés à rédiger et que le doyen des sciences naturelles avait approuvée, Exley nous dit qu'un ou deux jours plus tard, une partie du communiqué de presse fut supprimée à son insu et sans son consentement. Lorsqu'il a demandé au doyen la raison, celui-ci aurait répondu qu'il "n'était pas sûr de la qualité de son anglais". Selon Exley, c'est la dernière fois que l'université a publié un communiqué

de presse sur ses recherches, et l'attachée de presse — avec qui il avait travaillé pendant 20 ans — a soudainement quitté Keele et ne lui a plus jamais reparlé. «Nous avons été mis en avant pendant de très nombreuses années — plus d'un quart de siècle de coopération vraiment positive — et puis tout s'est terminé.»

Cryptolessive. La faillite retentissante de la plateforme de cryptomonnaie FTX n'en finit pas de soulever de drôles de questions, à partir de la plus élémentaire: pourquoi son fondateur n'est-il pas encore sous les verrous? Kit Klarenberg esquisse les liens de FTX avec le financement de la guerre en Ukraine. Ahurissant, et le mot est faible.

«Alors que les turbulences s'amplifient, le gouvernement ukrainien mène une opération de nettoyage et de blanchiment afin de débarrasser le web de toute référence à un accord de financement de cryptomonnaies de haut niveau qu'il a conclu avec FTX. Curieusement, cette opération semble avoir commencé quelques jours à peine avant que le scandale n'éclate. Les documents en ligne découverts par *The Grayzone* affirment que des dizaines de millions de dollars ont été collectés par FTX pour le gouvernement ukrainien, et utilisés à diverses fins belliqueuses. Mais

alors que la société apparaît désormais comme un village Potemkine dépourvu d'actifs sous-jacents, et que des points d'interrogation majeurs subsistent quant à savoir si ses opérations ont été frauduleuses de bout en bout dès le premier jour, qu'en est-il du système de donations prétendument efficace? Ces sommes ont-elles vraiment été collectées, et si oui, à quelles fins ont-elles été réellement utilisées?»

Encore une enquête captivante qui n'est accessible — pour le moment — qu'en anglais. Le travail de plateformes comme *The Grayzone*, *The Intercept*, *Consortium News* ou d'analystes indépendants comme Moon of Alabama ou Aaron Maté nous confronte à chaque fois à la pauvreté provinciale du paysage journalistique francophone.

Film maudit. Peu de gens le savent, mais Jean-Pierre Mocky avait tourné un film dénonçant les réseaux pédophiles. Dans *Les Ballets écarlates*, une mère cherchait son enfant disparu... mais le sujet ne semblait vraiment pas intéresser les médias et encore moins les salles de cinéma qui l'ont toutes refusé. Le génial cinéaste s'en est quelque peu étonné. Non: à vrai dire, il était blême de colère face à cette censure.

Pain de méninges

LA GUERRE AU-DELÀ DE LA GUERRE

Les rêveurs de paix perpétuelle et de désarmement universel s'imaginent que les luttes guerrières sont les plus désastreuses. Elles font périr en bloc, en effet, un grand nombre d'individus: mais il semble bien probable que les luttes industrielles et commerciales qui s'apprentent seront plus meurtrières et accumuleront plus de désastres et de ruines que n'en firent jamais les guerres les plus sanglantes. Elles détruiront entièrement peut-être de grandes nations, ce que n'ont jamais pu réaliser les armées les plus nombreuses.

— Gustave Le Bon, *Psychologie du socialisme* (1898).

POSTE D'AIGUILLAGE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPREND

